

SOEUR THERESE FRANGEUL

1899 - 1986

C'est à Saint-Malo, vieille cité corsaire entourée de remparts, sur l'embouchure de la Rance, en Bretagne, que vient au monde, le 14 juin 1899, Thérèse Frangeul, cinquième enfant d'une famille profondément chrétienne. Son père, avocat au barreau, est fils et petit-fils d'architectes auxquels on doit de nombreuses églises de la région. Était également leur œuvre le clocher de la cathédrale de Saint-Malo, malheureusement détruit, comme la plus grande partie de la ville pendant la dernière guerre mondiale.

Famille très chrétienne où chaque soir l'on disait la prière en famille et dont quatre enfants sur neuf se donneront à Dieu.

Thérèse fait ses études à Saint-Malo et après avoir obtenu son brevet supérieur manifeste, dès 1917, le désir d'entrer chez les Filles de la Charité où une sœur de son père, Sœur Odile Frangeul, l'a précédée et soigne les malades osseux à Pen-Bron. Thérèse n'a que 18 ans. Elle accepte d'attendre et de réfléchir. Mais au bout d'un an, elle estime le temps de la réflexion suffisant : sa décision n'a pas changé et elle craint, si elle attend davantage, d'éprouver plus de difficulté à s'adapter à une règle religieuse car elle a déjà une forte personnalité. De plus, elle connaît bien les Filles de la Charité dont la maison à Saint-Malo est voisine de la maison familiale.

Le 8 septembre 1918, elle quitte sa famille et sa Bretagne pour faire son postulat à l'hôpital d'Angers. De là, elle entre au Séminaire de la rue du Bac, le 25 décembre de la même année et y prend l'habit en novembre 1919. Placée à Paris, à la maison Sainte Marguerite, rue Basfroi, dans le 11^{ème} arrondissement, elle s'y voit chargée des orphelines et de l'ouvroir. La possession du Brevet supérieur ne donne pas la maîtrise de l'aiguille ! Et qui plus est, la sœur responsable de l'ouvroir ayant eu son changement, c'est Sœur Thérèse qui va être chargée de la remplacer. Elle représente à l'autorité son incompetence: "Je gâcherai le tissu..." et s'entend répondre: "Vous gâchez le tissu et vous apprendrez." Et Sœur Thérèse de s'y mettre avec courage. Se souvenait-elle de ses premiers essais maladroits lorsque des années, plus tard, au Caire, elle profitait des vacances d'été pour coudre chemises et robes de baptême à l'intention des pauvres ?

Si oui, elle devait remercier le Seigneur d'avoir permis cet apprentissage qui la rendait capable de gâter ses amis les Pauvres. D'ailleurs, si le travail manuel lui pose alors un problème, il n'en est pas de même des enfants auxquelles elle s'attache très vite.

En Egypte, elle aimera raconter l'histoire d'une petite orpheline qui, par suite d'une extrême timidité, ne fusionnait pas avec le groupe. Un vol ayant été commis, les soupçons se portèrent sur elle qui, toujours par timidité, ne se défendit pas. Ce ne fut que plus tard, au cours d'une retraite, que la voleuse se dénonça. La jeune orpheline fut réhabilitée sans que le nom de la coupable soit prononcé. Et Sœur Frangeul de conclure son histoire en insistant sur la valeur essentielle de la justice.

Huit années passent ainsi. En janvier 1928, Sœur Frangeul est appelée pour l'étranger. Elle avait souhaité le grand Etranger, la Chine, et elle se retrouve en Egypte, au Caire, dans un collège !

Partie de rien, Gomme le grain de sénevé, l'école ouverte au Caire, en 1904, par ma Sœur Médebielle, dans un local meublé, en tout et pour tout ; de 6 tables d'élèves et d'un tableau noir, avait, tel le grand arbre de l'Evangile, si bien proliféré que, pour abriter, non les oiseaux du ciel, mais les petites Egyptiennes coptes et musulmanes, elle avait dû chercher refuge dans le vieux palais Chérif Pacha où, disait-on, Napoléon avait logé pendant l'expédition d'Egypte. Mais si le Palais avait encore de "beaux restes", pavés de marbre, plafonds peints et décorés de mosaïques, tout cela était vétuste et délabré, ce qui n'empêchait pas les élèves d'y affluer. On en comptait 1 400 à l'époque où Sœur Frangeul débarquait en Egypte.

De temps à autre, la chute d'un pan de mur sonnait l'alarme. Mais il faudra, dans la nuit du 4 juin 1929, l'effondrement d'une aile presque entière, heureusement inhabitée, pour provoquer l'évacuation totale du vieux palais dont restaient seuls maîtres, rats, belettes et cafards.

Au Caire depuis un an, Sœur Thérèse vit cette évacuation avec ses compagnes et s'installe avec elles dans un local assez convenable où l'on peut reprendre quelques classes en attendant que soit construit le nouveau collège sur le terrain que l'on vient d'acheter en plein quartier musulman.

Des baraquements élevés à la hâte sur ce même terrain, permettent d'accueillir, choisies parmi les plus pauvres, 200 fillettes dans 5 classes. Joyeusement tout le monde accepte les privations qu'entraîne la situation de la maison et peu à peu la Communauté et l'école s'installent à Helmieh el Guédida. Si la rentrée de 1930 n'amène guère que le tiers de l'effectif d'autrefois, le nombre des élèves va rapidement remonter.

Mais Helmieh, ce n'est pas seulement le collège et l'école gratuite. Les œuvres de l'ancienne Miséricorde y ont pris pied elles aussi et se développent au fur et à mesure des appels des pauvres. Le dispensaire fonctionne à plein et près de lui naît une œuvre nouvelle : celle des Pauvres femmes Coptes, sous la protection et le vocable du moine abyssin Guébré Mikaël. Chaque jeudi après-midi une cinquantaine d'entre elles viennent apprendre à coudre et à prier. Patronages, Enfants de Marie, Louise de Marillac regroupent la jeunesse. Plus tard ce sera, dans le quartier du Mousky, l'ouverture d'une garderie qui recueillera et nourrira à midi des enfants qui, n'ayant pas encore l'âge scolaire, passent leurs journées à trainer dans les rues.

14 Sœurs travaillent à Helmieh sous la conduite de Sœur Joliot. Que devient Sœur Thérèse dans cette ruche bourdonnante ? C'est la classe des petites qui lui échoit, classe qu'elle redoutait particulièrement ; mais lorsque lui sont confiées les élèves du certificat et la direction des moyennes, tous les problèmes de discipline disparaissent du jour au

lendemain. C'est alors qu'elle va commencer à donner toute sa mesure. Très aimée de ses élèves, elle dirige sa classe avec maîtrise et voit chaque année ses efforts récompensés par les succès aux examens. Chaque jour elle est dans sa classe dès, 7 heures du matin après s'être occupée de deux sœurs âgées et grabataires. Quant à la discipline, pas besoin de paroles : sa silhouette, en haut de l'escalier, suffit, s'il en est besoin, à rétablir calme et silence.

Sa classe, elle devra la quitter, lorsque nommée assistante de ma Sœur Joliot, elle ne pourra cumuler les deux offices. Bras droit de sa Sœur Servante jusqu'à la mort de celle-ci, c'est elle qui lui succédera à la tête de la maison en 1957.

Sa riche personnalité trouve alors un plus large champ d'action, dans cette maison dont elle connaît tous les rouages, toutes les difficultés, toutes les œuvres. La voilà à la barre d'Helmieh. En bon commandant de navire, elle a l'œil à tout et à tous. Suivons-la quelques instants au collège. Dès le matin, elle est présente à l'arrivée des autocars qui amènent les élèves ; souvent elle aide les enfants à descendre, prenant même les plus petites dans ses bras pour qu'elles ne risquent pas de se faire mal. La rentrée faite dans un ordre parfait, ne la cherchez pas dans son bureau, vous ne l'y trouverez jamais. Elle est partout, sauf là ! Au moment où vous vous y attendez le moins, sa haute silhouette surgit à l'extrémité d'un couloir ou au sommet de l'escalier. D'un pas combien rapide, elle entre dans une classe. De la porte au bureau, elle a tout vu, tout jugé : Ordre, propreté, discipline. C'est jour de notes elle se retrouve maîtresse de classe devant tout ce peuple de jeunes. Attentive aux résultats qu'elle proclame, elle l'est plus encore à chacune des élèves. Constate-t-elle une baisse de points importante, elle interroge, cherche à savoir la cause de ce recul pour encourager à un nouvel effort.

Dirigé de main de maître, le collège voit d'année en année s'accroître ses effectifs. En 1960 elle écrit : "Nos écoles sont toujours remplies au maximum. La garderie compte 200 bébés de 3 à 5 ans ; l'école gratuite plus de 300 enfants coptes. Au collège 50 % de chrétiennes. Au total 1300 enfants sans compter les patronages."

En même temps, elle cherche à développer les capacités de ses compagnes pour les rendre capables d'un meilleur service. Elle sera une des premières à les pousser à continuer leurs études, prévoyant déjà la nécessité de diplômes pour tenir les écoles. Mais si, comme le chante une chanson de circonstance, "le collège est son royaume", le cœur de ce royaume est bien l'Ecole gratuite où l'attendent les enfants pauvres car Sœur Frangeul a la passion du pauvre. Lors de sa nomination de Sœur Servante, un professeur d'Helmieh écrivait "Sœur Thérèse vient d'être nommée supérieure et nous en sommes heureuses. C'est une supérieure qui se met à genoux par terre, devant une petite de l'école gratuite pour lui attacher les cordons de sa chaussure."

Son souci, c'était de bien nourrir ces petites. Elles étaient près de 200 à qui on donnait tous les jours un repas chaud. Sœur Frangeul allait les voir pour s'assurer que

le repas était bon et qu'elles mangeaient bien. Son désir était qu'une nourriture substantielle permette à ces enfants de bien travailler, de réussir, pour que plus tard elles puissent gagner leur vie. Pour combien de ces fillettes ce repas n'était-il pas le repas unique de la journée ! Combien de jeunes lui doivent d'avoir pu continuer leurs études et d'avoir trouvé ensuite un bon emploi. Beaucoup, en reconnaissance, venaient lui apporter leur première paye. Elle n'hésitait pas non plus à avancer de l'argent pour dépanner les familles. Nombreuses sont les personnes et les familles qui reconnaissent être arrivées là où elles sont, grâce au coup de pouce de Sœur Frangeul. On pourrait citer beaucoup de noms.

Il en est de même des enfants qu'elle a sauvés de la mort ou d'une vie d'infime misérable et qui lui doivent d'être maintenant bien vivants et rayonnants de santé pour ne citer que Tony, Ibrahim, Balsam...

Une de ses jeunes compagnes d'alors résume ainsi la vie de Sœur Frangeul : "un don total à Dieu dans les pauvres." Elle les aimait tant, elle était tellement à leur service que ceux-ci recouraient à elle en toute circonstance et si ses compagnes craignaient parfois de l'aborder tant son aspect pouvait se faire sévère, les pauvres, les petits, les enfants, très à l'aise avec elle, l'approchaient facilement, entrant chez elle comme chez eux pour lui confier peines et difficultés et réclamer aide et réconfort.

Il est temps de suivre maintenant ma Sœur Frangeul à l'intérieur de la Communauté. Et là, il faut bien reconnaître que sa nature ardente mais intransigeante, son abord froid et sévère, sa rapidité de décision et d'exécution, ont bousculé plusieurs de ses compagnes. Ce n'est pas sans raison que, dans le collège, on l'avait surnommé "le Général" et que, avec plus de précision encore, certaines l'appelaient : "De Gaule". Elle en avait l'allant, le culte de la discipline, la passion de l'exactitude, l'horreur du temps perdu et des paroles inutiles. Caractère de feu, elle ne comprenait pas les demi-mesures, les repliements sur soi... Très dure pour elle-même, elle avait du mal à admettre la faiblesse humaine dans ses compagnes.

Pour la dépeindre très vivante, saisissons au vol quelques traits précis sortis de la plume d'une de ses compagnes :

« Inutile qu'on s'explique
Pour appuyer ses raisons
Sœur est catégorique
Ecoutez-moi ! Oui ou non »

Que de fois elle coupait ainsi court à une conversation en disant avec brusquerie : "Vous parlez pour ne rien dire !" Et la chanson poursuit :

Vendredi, jour de lessive
Le linge est à repriser ...

Allons, soyez donc plus vives
Le nez en l'air à rêver !

Ramassant tous les ouvrages
Qui traînent de tous côtés
Vierges folles ou vierges sages
Vous n'aviez qu'à les ranger !

Abus de paroles, perte de temps, manque d'ordre, lenteur dans la décision à prendre, tout y passe... et aussi les négligences quant à la pauvreté communautaire : "Prendre garde à l'eau qui coule... Fermer l'électricité" tout est évoqué malicieusement.

Quant à l'exactitude, le père Dominicain qui disait la messe à Helmieh, n'a-t-il pas reçu lui aussi sa charité spirituelle, un matin où, en retard de quelques minutes, il vit entrer, dans la sacristie, ma Sœur Frangeul qui sur un ton sans réplique lui lança : "Alors ! Qu'est-ce qui se passe ?"

C'est que Sœur Frangeul ne sait rien faire à moitié. Tout entière à Dieu et aux Pauvres, elle se montre personnellement très stricte quant aux exigences de la Règle à laquelle, depuis son Séminaire, elle est fidèle dans tous les détails.

Ne racontait-on pas dans sa famille qu'un jour, croisant dans une rue son frère en uniforme militaire, elle était passée sans le reconnaître, tant elle était "récolligée". Elle a fait souffrir mais aussi a souffert d'avoir fait souffrir. De sa brusquerie autoritaire, des tensions qui en résultaient à l'intérieur de la communauté, ma Sœur Frangeul avait conscience et toute sa vie elle s'en est accusée. Devant une compagne qu'elle avait bousculée, elle savait se mettre à genoux pour lui en demander pardon, ne craignant pas de s'humilier et reconnaissant ses torts avec la franchise qui la caractérisait. Elle a pu être jugée trop dure, difficile à vivre et à comprendre, personne n'a pu douter de sa droiture. Et celles qui sont passées au-delà de "son armature" ont découvert un cœur d'or dissimulé sous cet abord sévère. Les pauvres, eux, ne s'y sont jamais trompés.

Lorsque, après plus de 40 ans, elle quitta Helmieh pour être Sœur Servante de la maison Saint Vincent à Alexandrie, ses compagnes ont ressenti un vide immense: la vie semblait être partie avec elle. Une des Sœurs qui avait particulièrement souffert de son caractère avouait après son départ : "Nous ne la comprenions pas, mais c'est elle qui avait raison ! Elle voyait vite, loin et juste pendant que nous nous attardions à quelques détails et, comme elle avait tout de suite compris, elle n'avait pas la patience de nous entendre jusqu'au bout. Nous nous fâchions mais c'est elle qui avait raison."

La vie, à son tour va se charger de la bousculer : 3 ans à Alexandrie, un an au Caire Abbassieh... à la suite de quoi elle rentre en France mais ne peut s'y réhabituer. Elle demande à repartir en Egypte. Mais ce n'est pas au pays des pharaons qu'elle est appelée. Elle est nommée à Ephèse où elle doit, avec une sœur âgée, recevoir les pèlerins à la chapelle de la Vierge. Au dernier moment le courage lui manque et elle

obtient de regagner la Province du Proche-Orient, le Liban cette fois-ci. Rattachée à la Maison Provinciale de Beyrouth, elle ne connaît plus guère que des offices de remplacement : enseigner le français à quelques enfants, s'occuper des internes du collège lazariste d'Antourah, veiller avec amour et intelligence, sur des enfants chétifs de la crèche ...

Années pénibles où elle essaie de donner encore malgré l'usure des forces. Peu à peu elle se dépouille des activités mais ce non-faire qui accompagne l'acceptation de la vieillesse lui coûte d'autant plus que, toujours tendue vers le but à atteindre, elle n'a jamais su s'arrêter.

Et voici la dernière étape qui se profile à l'horizon. Partie faire sa retraite en Egypte en 1981, elle reste à Alexandrie dans la maison des sœurs aînées. Là, tant que ses forces le lui permettent, elle rend de petits services.

Mais Dieu qui connaissait sa force et sa générosité, n'est pas allé avec elle par quatre chemins. Avant de la prendre dans son paradis, Il lui a tout pris.

Elle, qu'on avait surnommée la Sœur « électrique » parce que, comme l'éclair, on la voyait surgir d'un bout à l'autre de la maison, elle va connaître et vivre les dernières années de sa vie dans le "non faire" absolu. Elle, l'ancien "Général", la voilà réduite à la plus complète immobilité, incapable de se rendre le plus petit service, entièrement dépendante de la Sœur infirmière qui la soigne. Elle, autrefois si pleine de vie, elle doit, dans un premier temps, rester des heures entières installée dans une chaise roulante, face au jardin de Tito Pacha, sans remuer et presque sans parler. Elle avait pourtant encore par moments des regains de son énergie d'antan. Qui l'a entendu, un jour, lui donner un ordre du haut de sa chaise roulante, n'est pas près de l'oublier. La voix est encore impérative et l'ordre sans concession.

On ne perd pas si vite, même avec l'amenuisement des forces, ce qui nous a été naturel pendant toute une vie ; puis cela aussi, peu à peu, s'en est allé. De la chaise roulante, elle est passée au lit. Elle semblait déjà très loin mais son visage s'éclairait d'un sourire à l'approche d'une Sœur bien connue, de son infirmière, Sœur Anne-Marie, toujours attentive au moindre de ses désirs, plus souvent devinés qu'exprimés.

Mais les plus rayonnants de ses sourires allaient à la fidèle Ida, qui de jour et de nuit, avec un merveilleux dévouement et sans jamais compter avec sa peine, accourait pour lui rendre grands et petits services. Et puis un jour enfin, Dieu lui a ouvert toute grande sa porte. Elle est partie par un jour de juillet de l'été 1986, alors qu'à la Médaille les sœurs faisaient la première retraite. La mort avait effacé sur son visage les traces des dernières années et lui avait rendu quelque chose de sa jeunesse. Et c'est, portée par la prière fervente des nombreuses sœurs de la retraite et de la maison qu'elle dut se présenter à Celui qu'elle avait tant servi et tant aimé dans la personne de ses frères, les Pauvres.